

1 - HAI PHONG

Le rafiote qui nous traînait en cabotant le long de la côte depuis Saïgon venait enfin de cesser de monter et de descendre en soulevant des gerbes d'écume qui s'affalaient sur la proue. Je pus enfin sortir et avancer sur le pont avant pour respirer un air qui ne puait pas ce mélange infect de mazout, de vomi, de corps mal lavés, de tabac fort, de ratafia et de graillon, cette odeur commune à tous les cargos qui naviguent dans la misère.

La pluie qui ne cessait d'hachurer l'horizon de ses grosses gouttes aux effluves de jungle et de moisi me lavèrent de cette semaine entière passée dans l'étroitesse de la cabine et de la cantine où nous partagions la vie d'un équipage bigarré et taciturne, mon père et moi. Ils venaient de partout, parlaient des langues rugueuses et, quand ils ne travaillaient pas, buvaient, jouaient, s'engueulaient et se battaient pour des causes obscures que seuls l'alcool et la solitude rendaient possibles.

On ne nous parlait pas, à mon père, ni à moi. Nous étions des passagers. Nous ne travaillions pas à bord, nous ne buvions pas comme eux, nous avions payé pour monter à bord alors qu'on les paie pour y travailler.

Nous étions des étrangers, des êtres à part, dont on se méfiait, que l'on respectait comme des bêtes malades et contagieuses. Mes rêves de découvrir le monde dans les propos d'un marin plein d'expériences et de rêves rimbaldiens s'étaient évaporés à la table du capitaine, une brute sans âge et au langage vulgaire. Nous mangions, le nez dans nos assiettes de tôle émaillée, la pâtée que le cuistot du bord parvenait à concocter avec les provisions au rabais chargées à Saïgon. C'était mauvais, mais on avait faim. Les marins buvaient de l'alcool trafiqué, ils ne savaient pas ce qu'ils mangeaient.

Je sortis à l'extérieur, seul sur gaillard avant, penché contre le vent, sous la pluie qui ne faiblissait pas. Je voyais à peine l'avant du bateau qui ne se trouvait qu'à quinze mètres. La côte, elle était invisible. Mon père m'avait parlé de la baie d'Along et de ses rochers plantés dans la mer. Mais je ne voyais rien, je ne verrais rien. Mes cheveux dégouлинаient sur le col de ma veste cirée. Le bruit des machines était assourdi par le crépitement de la pluie sur le sol en métal. Pour une fois, je me sentais bien.

Cela faisait bientôt un an que nous étions partis, mon père et moi. Ma mère, elle, nous avait quittés quelques mois avant cela, pour vivre sa vie avec quelqu'un d'autre qui, disait-elle, était un homme, un vrai, avec de l'argent et

une automobile et des relations avec les occupants allemands.

Alors mon père avait décidé de demander qu'on le mutât aux colonies. On lui avait octroyé un poste subalterne en Indochine. Personne n'en voulait, alors autant se débarrasser de lui à bon compte. On ne supportait pas la dépression que lui avait causé le départ de sa femme, d'autant plus qu'elle l'avait quitté pour un de ses supérieurs.

On lui avait alloué une somme considérée comme tout à fait suffisante pour partir et aller s'installer à Hanoï. Ce n'était même pas assez pour s'offrir deux billets de troisième classe sur un de ces paquebots rutilants qui reliaient la métropole à Saïgon, chargés de voyageurs fortunés partis découvrir l'orient mystérieux, le casque colonial sur la tête dès qu'ils quittaient Marseille.

Non, nous avons embarqué sur un gros cargo mixte qui partait du Havre et contournerait l'Afrique avant de faire escale en Inde. Le navire était grand, puissant et sans grand confort. Mais, au moins, les passagers y étaient bien traités. Ils ne firent pas escale qu'en Inde. Le bateau jeta l'ancre dans tous les ports d'Afrique, débarquant et embarquant des cargaisons et des passagers de plus en plus bigarrés.

Pendant cet interminable voyage, j'eus le bonheur de rencontrer mille voyageurs qui, le soir à la table commune, racontaient leurs aventures à ceux qui

comprenaient leur langue. J'appris même des rudiments de navigation avec quelques membres de l'équipage qui trompaient l'ennui en se faisant pédagogues. Je découvris aussi les couleurs et les odeurs des pays lointains. Parfois les odeurs et les couleurs des épices luxuriantes, d'autres fois, la puanteur et la noirceur de la misère, souvent les deux, entremêlés dans de violents contrastes.

L'Afrique m'effraya sans cesse, bercé que j'avais été, par les images de fauves et de cannibales. Les cérémonies auxquelles je dus assister, pleines de masques dansant frénétiquement au rythme de tamtams frénétiques me firent l'effet de rites infernaux, cela, malgré les explications raisonnables du capitaine et de mon père qui se piquait d'être un peu anthropologue. Du haut de mes douze ans, je ne voyais que les figures ricanantes de ces hommes surgis de l'ombre d'impénétrables forêts.

Puis nous étions passés au sud de l'Inde et je m'étais émerveillé des parfums et des couleurs de ce continent aux religions mystérieuses. Les saveurs de curry m'avaient enchanté tout en me brûlant autant que les rites étranges auxquels j'assistais avec mon père, et une fois encore, avec le capitaine. J'étais encore un enfant et ce dernier se piquait de vouloir m'éduquer.

Puis nous contournâmes la Malaisie. Je commençais à moins m'effrayer des étrangetés des peuples lointains. J'étais parvenu à accepter de ne rien comprendre de ce que je voyais. Je m'étais peu à peu habitué à ces climats moites et odorants. Je ne m'étonnais plus autant de voir

la mort côtoyer de si près le monde vivant.

Nous arrivâmes enfin à Saïgon qui me parût presque familière pour son caractère français si appuyé par les colons qui faisaient tout pour y effacer le caractère asiatique de la cité. Mais, aussitôt que nous eûmes débarqués, nous ne fûmes plus que deux pauvres dans une ville de riches. Les colons en costume blancs et casque colonial ou canotiers nous regardaient du coin d'un œil chargé de méfiance et de mépris dans nos tenues grises de parisiens sans le sou. Il fallait partir.

Nous n'eûmes d'autre choix qu'un vieux cargo rouillé dont le capitaine accepta le peu d'argent que nous avions, additionné de la montre que chérissait mon père depuis son mariage. C'est ainsi que nous avons embarqué sur ce petit rafiote qui devint, dès qu'il eut gagné le large, une coquille de noix sur une mer déchaînée. Et cette mer ne se calmerait pas pendant tout le voyage, comme la pluie ne cesserait pas de tomber, par ce mois de janvier 1947.

C'est peut-être la rudesse de la mer de Chine méridionale qui a poussé les autorités à construire leurs principaux ports sur des fleuves plutôt qu'au bord de la mer elle-même. Pendant toute la traversée, le cargo fit escale dans des ports de médiocre importance, pleins de bateaux de pêche, mais jamais de grands navires. Je me dis que les Vietnamiens devaient ne pas beaucoup aimer la mer qui, pourtant est omniprésente tout au long de cet interminable pays. J'avais aussi remarqué que, parmi l'équipage, pourtant embarqué à Saïgon, un seul homme

était d'origine vietnamienne et, avec un visage de pierre, il faisait la manœuvre de façon brutale, n'échangeant rien avec les autres. Il semblait détester tout ce que représentait ce navire, ce qu'on le payait à faire. Encore plus mutique que les plus taciturnes des marins, il demeurait seul, fumant dans son coin sa pipe de bambou dans laquelle il ne devait pas mettre que du tabac.

C'est ainsi que, constatant que le bateau n'était plus secoué par la houle, j'en conclus que nous nous dirigeons vers un port d'importance, probablement notre destination. En effet, à travers le rideau de la pluie, je commençai d'entrevoir d'interminables installations portuaires alignées sur la rive sud d'une rivière dont je ne connaissais pas le nom. Et le fleuve s'étrécissant, nous croisions de plus en plus de cargos souvent surchargés descendant le fleuve. D'autres bien plus gros que le nôtre nous doublaient en nous faisant tanguer et en nous assourdissant de puissants coups de sirène. La couleur de l'eau avait viré au jaune glaise et, lorsque nous accostâmes enfin, après des heures, j'avais l'impression que nous flottions dans de la boue.

Persuadé que nous étions sous les tropiques et que la chaleur était consubstantielle de l'Indochine, je fus étonné et saisi par le froid qui régnait. La pluie n'était plus moite comme elle l'avait été jusqu'à Hué. Désormais, elle était froide et ne semblait plus être la sueur des tropiques, mais semblable à ces draches du nord qui vous percent la peau.

Le capitaine du navire se tenait près de la passerelle

quand nous débarquâmes, chacun avec notre grosse valise, tous nos biens. Il nous lança, en guise d'adieu :

« Ne restez pas dans cette foutue ville, les Viets ne nous aiment pas, ici ! Partez pour Hanoï par n'importe quel moyen, mais, fichez le camp ! »

Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle il nous faudrait partir si vite, mais je me souvenais du marin vietnamien de l'équipage. Sur le visage des employés du port, je vis la même hostilité silencieuse. On ne nous adressait pas la parole et on ne répondait pas, non plus à nos questions. C'est un officier français qui surveillait le débarquement qui nous indiqua la gare de Hai Phong en nous recommandant de prendre le premier train pour Hanoï. Et s'il n'avait pas de train avant demain, d'y dormir pour la nuit pour plus de sécurité.

Trainant nos lourdes valises, nous entreprîmes de nous rendre à la gare, ignorés par les cyclos qui, à Saïgon, nous harcelaient pour nous transporter là où nous voulions aller. Des policiers en casque colonial nous indiquèrent notre chemin le long des rues. Partout, le regard des Vietnamiens nous suivait avec une indifférence affectée. Mon père voulut nous acheter des banh mi, le sandwich vietnamien dans une courte baguette, plein de parfums attirants, mais la vieille femme qui en vendait au bord d'une rue fit mine de ne pas nous voir, de ne pas nous entendre, ramenant sa pile de banh mi vers elle, comme pour les protéger.

C'est ainsi qu'affamés, nous parvînmes à la gare qui ressemblait à s'y méprendre à une jolie gare de la province française. Là, un train s'apprêtait à partir et, sans hésiter, nous cavalâmes en trainant nos valises, pour grimper dans le dernier wagon.

Nous étions juste sur la plateforme du wagon quand le train s'ébranla et, en taguant fortement, commença de rouler pour sortir de la gare et prendre la voie étroite qui reliait Hai Phong à Hanoï.

Le wagon était bondé de Vietnamiens, des hommes et des femmes, chargés de quantités de sacs et de cageots. Il n'y avait pas de soufflet, ce qui fit que nous dûmes demeurer debout, sur la plateforme à claire-voie, sous une pluie battante, pendant toute la durée de l'interminable voyage que ce tortillard poussif taillait au milieu des rizières. Le froid se faisait toujours sentir et les passagers vietnamiens étaient vêtus de vestes matelassées, s'entourant la tête de foulards. Moi, je n'avais que ma mince veste cirée et mon père son pardessus râpé.

Puis, au loin, je vis s'approcher un immense pont de fer sur lequel le train s'engagea dans un bruit de tonnerre. Mon père m'expliqua que c'était un pont construit par les Français, que c'était une tour Eiffel horizontale, même si ce n'était pas Eiffel qui l'avait bâti. Ce pont enjambait les nombreux bras d'un fleuve immense, semé d'îles inhabitées qui étaient autant de pièges à la navigation. Puis, dans un dernier bond d'acier, il traversait le fleuve Rouge. Au loin, on entrevoyait, malgré la pluie, les reliefs

d'une ville. Mon père m'annonça, d'une voix tremblante d'émotion que nous avions achevé notre voyage et que nous étions presque à Hanoï.

Il me sourit en me disant que nous y étions enfin arrivés et que notre vie allait pouvoir commencer.